

PACIFIQUE KAYIHURA

Foi en la Vie

— Malgré tout —



Pacifique Kayihura

Foi en la vie – Malgré tout

© Pacifique Kayihura, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0404-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon épouse, qui fut et demeure mon port d'attache

À mes enfants, avec l'espérance profonde que ces pages les éclairent et les inspirent.

À toutes les mères qui, même au cœur des tragédies, sèment inlassablement dans le cœur de leurs enfants les graines d'amour, de droiture et d'espérance.

À tous les survivants du génocide perpétré contre les Tutsis et des autres tragédies qu'a connues le monde, dont la résilience demeure un témoignage vivant d'espérance et de dignité.

À celles et ceux qui, durant le génocide, eurent le courage de cacher ou de sauver ne fût-ce qu'une seule vie, rappelant au monde que l'humanité peut survivre aux heures les plus sombres.



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre du Décret Mémoire

Remerciements

Merci à mon cousin Arnaud Nkusi, qui m'a encouragé à entreprendre cette aventure et avec qui j'ai parcouru ce chemin du commencement à l'aboutissement.

Merci à Étienne Michel, qui s'est pleinement approprié ce projet et dont l'engagement a donné au livre toute sa force et sa valeur.

Merci au Prof. Jean-Paul Niyigena pour sa contribution exceptionnelle, précieuse à chaque étape.

Merci à toutes les personnes qui ont relu une partie ou la totalité du manuscrit, en particulier Anne-Françoise Berger et Asma Moussa.

Avant-propos

Certains livres s'ouvrent comme on pousse une porte ; d'autres, comme on entre dans une maison où quelqu'un vous attend. Ce témoignage appartient à cette seconde catégorie. Il ne déroule pas simplement une suite d'événements : il rend le passé habitable, il restitue une présence – celle d'une mère, d'une famille, d'un monde d'avant – et il oblige le lecteur à regarder en face ce que l'Histoire peut faire à l'intime. On y suit un fil tendu entre la mort et la vie, entre l'effondrement et l'après, entre l'épreuve extrême et la reconstruction patiente. Au centre de ce fil, une figure se détache : une mère, ses gestes de soin, sa foi, son courage silencieux, et cette bonté obstinée qui, paradoxalement, grandissent là même où la violence prétend tout réduire.

Un récit familial n'est jamais une archive froide. Il est une manière d'habiter le temps. Il retient des voix, des odeurs, des habitudes modestes ; il porte aussi des non-dits, des silences, des questions laissées en suspens. Mais lorsqu'il se déploie en écriture, il devient davantage qu'un souvenir : il se fait lien vivant. Il relie des générations par une parole qui maintient, malgré les ruptures, une continuité d'humanité. Or, quand l'histoire collective bascule dans l'extrême, cette fonction du récit devient vitale : elle empêche que l'événement soit réduit à une abstraction, à une date, à un chiffre. Elle redonne au passé son épaisseur humaine – et, ce faisant, elle ouvre un espace où l'avenir demeure pensable.

Les récits familiaux : maintenir un lien vivant avec le passé

Dans une époque saturée d'informations et pourtant menacée d'oubli, les récits familiaux constituent l'une des formes les plus précieuses de la mémoire. Ils ne sont pas une nostalgie : ils sont une fidélité. Ils préservent ce qui, sans eux, se dissoudrait : une manière de parler, de prier, de se soutenir, de rire, de tenir bon. Ils nous rappellent que l'histoire n'est pas seulement une chronique d'institutions, de conflits et de dates ; elle est aussi une somme de vies ordinaires, et c'est précisément ce caractère ordinaire – sa banalité disait Anna Harendt - qui rend la catastrophe si vertigineuse quand elle survient.

Dans le livre que vous tenez entre vos mains, ce lien vivant au passé se déploie avec une force particulière. Il donne à sentir l'enfance, les repères, les relations, les gestes quotidiens – puis la bascule, l'arrachement, la peur. Le récit familial

devient alors un point d'ancrage. Il maintient la dignité des personnes, leur singularité irréductible. Il empêche que la violence ait le dernier mot en effaçant les noms, les visages, les liens. Dire « voici ma mère », « voici ceux qui m'ont protégé », « voici ce que nous étions avant » n'est pas seulement raconter : c'est résister à l'anéantissement symbolique.

Et cette résistance n'est pas tournée vers le passé pour s'y enfermer. Elle vise, au contraire, à rendre possible une fidélité active : garder mémoire de ce qui a compté pour mieux comprendre ce qui a été brisé, et pour mieux discerner ce qui doit être protégé à l'avenir – la dignité, la justice, la vérité, la capacité de vivre ensemble.

Écrire pour se relever : le récit comme travail de résilience

Écrire après une catastrophe n'est jamais un exercice neutre. C'est un acte qui engage la mémoire, la parole, le corps. Mettre en mots l'indicible revient souvent à se tenir à nouveau au bord du gouffre, mais autrement : non pour s'y perdre, mais pour reprendre la main sur le temps. Le traumatisme disloque : il fragmente la mémoire, perturbe les repères, impose parfois des images intrusives. L'écriture, elle, réorganise : elle transforme des scènes subies en histoire racontable. Ce mouvement n'efface pas l'irréparable ; il permet toutefois de ne pas rester prisonnier de la violence, de ne pas laisser l'événement dicter seul la suite de la vie.

Ce livre donne à voir ce travail de résilience dans sa vérité la plus concrète. Il n'idéalise pas le chemin : il dit la peur, l'amertume, le silence, la « vie d'après » où l'on avance parfois masqué pour ne pas sombrer. Mais il met aussi en lumière une dynamique essentielle : on se relève rarement d'un seul coup. On se relève par une suite de micro-choix répétés, par une discipline intime, par des gestes minuscules qui rouvrent l'horizon : s'accrocher à un repère, chercher une main, accepter l'aide, reprendre l'école, prier, travailler, se reconstruire dans les relations.

Dans ce mouvement, la figure de la mère ne relève pas uniquement de l'hommage. Elle constitue une architecture intérieure : ce qui a été reçu – une éthique, une manière d'aimer, une attention à l'autre, une fidélité aux valeurs – devient une ressource de survie puis de relèvement. Ainsi, l'écriture ne fige pas l'auteur dans le statut de victime : elle lui rend une capacité d'agir, de comprendre, de choisir. La résilience apparaît alors non comme un miracle

abstrait, mais comme une reconstruction patiente – parfois fragile, jamais acquise une fois pour toutes – où l'on apprend à vivre avec ce qui ne passe pas, sans renoncer à la vie.

Transmettre : une mémoire active, reconstruite par les générations

On parle souvent de « transmission » comme d'un héritage que l'on recevrait intact, de génération en génération. Or la mémoire ne circule jamais ainsi. Elle se transforme. Elle se recompose. Chaque génération reçoit des fragments – des récits, des documents, des photos, des silences – et, à partir de là, reconstruit le passé. Cette reconstruction n'est pas une trahison : elle est la condition d'une mémoire vivante. Le passé n'est pas seulement derrière nous ; il est aussi ce que nous en faisons, au fil du temps, dans les questions que nous posons et dans les usages que nous en tirons.

C'est pourquoi un témoignage comme celui-ci est décisif. Il donne un matériau robuste aux générations qui viennent : non un dogme, mais un chemin. Il invite à reprendre, relire, confronter, approfondir. Il rappelle que l'identité n'est pas un donné figé : elle est une construction patiente. Pour les enfants et les petits-enfants, lire un tel livre, c'est comprendre que la paix, la liberté, la dignité ne sont jamais acquises ; qu'elles se protègent, se cultivent, se défendent. C'est aussi découvrir que le courage n'a rien de spectaculaire : il tient à la fidélité aux valeurs reçues, à l'attention à l'autre, à la capacité de ne pas laisser le mal prononcer le dernier mot.

Mais cette mémoire active ne concerne pas seulement la famille. Elle engage la société. Car la transmission du passé – lorsqu'elle est exigeante, fidèle aux faits, attentive aux mots – est une condition de la vie démocratique. Elle arme les consciences contre le déni, la falsification, la banalisation de la violence.

Connaître le passé pour construire le futur

La connaissance du passé n'est pas une contemplation. Elle est une pierre angulaire de la construction du futur. Comprendre comment des sociétés basculent – comment des mots se dégradent, comment des institutions s'affaiblissent, comment la propagande se banalise, comment la violence s'organise – donne des outils pour décrypter le monde dans lequel nous vivons et pour agir avec lucidité. À l'inverse, l'ignorance historique ouvre la voie aux simplifications, aux instrumentalisations et aux répétitions.

Dans cette perspective, le témoignage est irremplaçable : il remet l'humain au

centre. Mais il gagne encore en force lorsqu'il dialogue avec des repères historiques et conceptuels. C'est précisément l'un des partis pris les plus importants de cet ouvrage : ne pas opposer le vécu et l'histoire, mais les articuler. Le récit de survivant restitue l'épaisseur humaine de l'événement ; l'enquête historique permet de comprendre pourquoi et comment une société a pu être entraînée dans une entreprise d'extermination, quelles forces l'ont rendue possible, et comment les signes précurseurs ont été, trop souvent, ignorés ou sous-estimés.

Cette articulation nourrit une vigilance citoyenne : elle rappelle que les mots importent, que les institutions comptent, que la vérité n'est pas une option, et que la responsabilité n'est jamais abstraite. Elle invite à transformer la mémoire en action : défendre l'État de droit, résister aux discours de haine, soutenir les contre-pouvoirs, protéger les plus vulnérables, maintenir des espaces où la parole demeure possible.

Les annexes documentaires : trois outils pour lire, comprendre et transmettre

La portée de ce livre se prolonge dans sa dimension documentaire. Les trois annexes ne sont pas un simple supplément : elles constituent un véritable outillage, au service du lecteur, de l'enseignant, du citoyen. Elles permettent de situer le témoignage, de nommer des mécanismes, d'élargir le regard, et d'ouvrir l'expérience singulière à une compréhension plus large – historique, préventive et humaine.

La première annexe propose une mise en perspective historique. Elle rappelle une exigence fondamentale : le génocide n'est pas une fatalité mystérieuse ni une « explosion » spontanée. Il s'inscrit dans une histoire longue où se croisent des constructions politiques, des durcissements identitaires, des discriminations, des radicalisations, une guerre, et la mobilisation progressive de réseaux et d'institutions. Cette annexe donne au lecteur les repères nécessaires pour entendre le témoignage « dans sa vérité historique » : elle éclaire le décor collectif sans prétendre remplacer l'expérience vécue. Elle permet de comprendre, avec rigueur, que l'histoire collective n'écrase pas la singularité du témoin ; elle lui donne, au contraire, sa pleine intelligibilité.

La deuxième annexe introduit une lecture des étapes qui conduisent aux génocides, en s'appuyant sur une grille en « stades » (souvent associée à l'échelle de Stanton) utilisée dans la prévention des atrocités de masse. Son

intérêt n'est pas d'imposer une mécanique inévitable, comme si l'histoire suivait un scénario unique. Il est de rendre visibles des processus récurrents : la classification et la symbolisation, la discrimination et la déshumanisation, l'organisation et la polarisation, la préparation et la persécution, puis l'extermination et le déni. Cette annexe a une portée civique et pédagogique directe : elle rappelle que la prévention dépend d'actions précoces, que les signes existent, et que plus les étapes avancent, plus l'intervention devient difficile et coûteuse. Elle donne ainsi au lecteur des concepts pour décrypter le présent – et, surtout, pour reconnaître ce qui, dans une société, annonce une mise en danger de l'humain.

La troisième annexe ouvre sur l'universalité de la résilience. Elle formule une prudence nécessaire : parler d'universalité ne doit jamais devenir une injonction. La résilience n'est ni un devoir, ni une compétition. Mais elle montre comment, à partir d'une histoire située, on peut éclairer une expérience humaine fondamentale : tenir debout quand l'existence se brise, puis apprendre à marcher dans l'après. Génocide, camps, guerres, violences intrafamiliales, abus sexuels graves, catastrophes : les contextes diffèrent, mais certaines dynamiques se répondent – effroi, dissociation, hypervigilance, perte de sens, et, parfois, surgissements de solidarité, micro-choix répétés, réorganisation de la mémoire, reconquête du lien. Cette annexe confère au livre une portée plus large : il ne s'adresse pas seulement à ceux qui connaissent déjà l'histoire rwandaise ; il parle à toute société confrontée à la violence, et à tout être humain appelé, un jour, à se relever ou à aider un autre à se relever.

Ainsi, par ces annexes, l'ouvrage devient à la fois un témoignage et un outil : une parole de vérité et une proposition de compréhension, une mémoire intime et une ressource pour la prévention, une histoire singulière et une boussole humaine.

Un livre pour apprendre et enseigner

Parce qu'il relie le vécu, l'histoire et la réflexion – et parce qu'il offre un appareil documentaire clair – ce livre se prête naturellement à des usages académiques et pédagogiques. En histoire, il permet d'entrer dans la compréhension d'un génocide à partir d'une voix singulière, tout en ouvrant vers l'analyse des contextes, des responsabilités, des temporalités et des sources. En philosophie et citoyenneté, il offre un terrain puissant pour interroger la dignité, le mal, la justice, le pardon, la responsabilité individuelle et collective, et la place